

# La mode pour Messieurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 26

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197629>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

des mesures analogues contre Charles X et ses descendants, en même temps qu'il renouait la loi de bannissement contre les Bonaparte — et toujours la mort en cas d'infraction.

Votre Altesse n'a donc autre chose à faire qu'à prendre patience.

*La patience est amère, mais son fruit est doux*, dit le proverbe... Seulement, parfois, son fruit ne vient pas, voilà ce qu'il y a de guignonnant!

L. M.

**La foudre.** — Les journaux français ont signalé de nombreux cas de mort causés par la foudre, pendant les violents orages qui se sont déchaînés dans diverses contrées durant le mois de juin.

Dans les environs de Paris, par exemple, un ouvrier qui fauchait un pré est tombé foudroyé. Il aurait probablement évité la mort si, voyant éclater l'orage et les éclairs se multiplier autour de lui, il avait abandonné sa faux dont la large lame affilée devait attirer la foudre.

Tout semble confirmer le fait qu'on court plus de danger en plaine que dans un bois taillé où l'on peut s'isoler des grands arbres. Que de fois des cultivateurs n'ont-ils pas été atteints au milieu des champs! Et le péril augmente pour eux lorsque, pour échapper à l'averse, ils vont s'abriter près d'une meule, sous un arbre élevé ou un édifice quelconque qui, se trouvant par son sommet très rapproché du nuage orageux où se condense l'électricité, devient fatalement le conducteur de celle-ci.

Dans les forêts, ce sont les grands arbres qui portent habituellement les traces des chutes de foudre. Les flancs sillonnés des chênes, des hêtres et des ormes vous indiquent qu'ils sont bons conducteurs de l'électricité. Les arbres résineux sont par contre mauvais conducteurs. Mais s'ils sont très élevés et mouillés par l'orage, ils sont d'approche tout aussi dangereuse, car l'eau est excellente conductrice. Très souvent on rencontre des sapins fracassés par la foudre. Ce fait s'explique par cette circonstance que la résine s'opposant au passage de l'électricité, cette résistance provoque l'action violente de la décharge électrique et détermine la brisure de l'arbre qui est parfois complètement déchaqueté.

Mais le meilleur des conducteurs est encore le métal. C'est pourquoi, dans les maisons, qui peuvent être atteintes aussi bien que les arbres, il est prudent, pendant un orage, de se tenir éloigné des masses métalliques.

### Extra-lucide.

Tout le monde a reçu, à cette époque, un prospectus ainsi conçu :

« Madame Sibylle, somnambule de première classe (il n'y en a rien que de cette classe-là), celle qui a si bien prédit au général Boulanger (on n'en connaît pas qui n'aient pas bien prédit au général déjà nommé), a l'honneur de prévenir le public qu'elle se tient à la disposition des personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance. » Dévoile le passé, le présent, prédit l'avenir.

» Recherches de toute nature : mariages, successions, pertes d'argent, etc.  
» Spécialité de consultations médicales ; renseignements certains sur toutes les maladies, quel qu'en soit le siège. Un docteur est attaché à la maison.

» Cabinet ouvert de dix heures du matin à quatre heures du soir. Consultations par correspondance.  
» Discrétion ; très sérieux.

» Ne pas confondre. »

Les clients affluaient ; la somnambule connaissait son métier et la foule faisait queue dans l'antichambre ou des compères, déguisés en clients, interrogeaient adroitement les consultants, leur tiraient les vers du nez, et facilitaient ainsi la tâche de la devineresse, car dans ce métier, comme dans tous les autres, hélas ! il y a des ficelles.

Le médecin attaché à l'établissement, le docteur Laparello, un docteur roumain (?), était un beau brun toujours mis d'une façon irréprochable et qui parlait avec un fort accent étranger qui en imposait aux clients. Les malades accouraient, se raccrochant toujours à l'espérance, cette adorable trompeuse qui, comme toutes les femmes, ment toujours, sans que l'on cesse de la croire.

Ce jour-là, une femme jeune, mise avec élégance, fit son entrée dans le cabinet de la somnambule.

Mme Sibylle, grave comme un augure, lui indiqua un fauteuil d'un geste sobre et digne.

— Veuillez vous asseoir, madame.

Le docteur, debout, immobile, semblait un sphinx.

— Madame, dit la visiteuse, votre grande réputation est venue jusqu'à moi.

A ce compliment, la somnambule esquissa un mince sourire ; les augures ne rient jamais, si ce n'est lorsqu'ils se regardent entre eux.

— Je ne suis pas un esprit fort, reprit la visiteuse, je crois aux forces inconnues ; je ne suis pas de celles qui se moquent du magnétisme ; mais, comme dans mon milieu, je sais que l'on me raillerait si l'on apprenait ma démarche, je vous avoue que je suis venue un peu en cachette : au lieu de faire atteler, j'ai pris un fiacre.

— Madame peut compter sur ma discrétion, dit la somnambule.

— La discrétion, ajouta le docteur, est l'appanage de la maison.

— Je suis donc venue incognito, dit la visiteuse, car j'ai foi dans le magnétisme. Depuis quelque temps, je suis atteinte d'une maladie de poitrine qui fait le désespoir des plus grands médecins. J'ai tout essayé, mon état ne fait qu'empirer ; je n'ai plus confiance qu'en vous.

— J'espère vous prouver, madame, dit la somnambule, qu'elle est bien placée.

— Je vais endormir madame, dit le docteur, et elle va vous examiner. — Après quelques passes, la somnambule ferma les yeux et parut plongée dans un profond sommeil.

Le docteur prit la main de la visiteuse et la plaça dans celle de la pythonisse.

— Qu'est-ce que vous voyez ? interrogea-t-il.

La poitrine de la somnambule se livra à de petits bonds convulsifs.

— Parlez, je vous l'ourdoune, commanda le docteur.

Après quelques hésitations, la somnambule se décida :

— Je ressens des douleurs... dans... le poumon... je vois...

— Qu'est-ce que vous voyez ?

— Je vois des végétations ; le poumon en est rempli.

— Continuez.

— Elles forment des chapelets... envahissent tous les tissus.

— Vous ne voyez rien ailleurs ?

— Le cœur est sain... il est un peu enflammé.

— Très bien, dit le docteur. C'est assez pour aujourd'hui ; je vais la réveiller. Il souffla plusieurs fois sur le front de la somnambule qui se réveilla et sembla sortir d'un rêve.

— Elle est un peu fatiguée, dit le docteur.

— C'est merveilleux ! s'écria la visiteuse ; quelle lucidité !

— Elle est d'une lucidité remarquable ; je vais vous faire une ourdouance.

Le docteur griffonna quelques lignes qu'il remit à la visiteuse.

— Revenez dans quelques jours, lui dit-il.

Quand elle fut partie, la somnambule regarda le docteur.

— Je crois qu'elle est empaumée, dit-elle.

Elle sonna un larbin.

— Appelez le numéro cinq, ajouta-t-elle.

Trois jours après, la visiteuse revint ; elle était enchantée. A la suite du traitement, elle avait déjà constaté une amélioration dans son état. Elle demanda une nouvelle consultation qui lui fut donnée aussitôt ; la somnambule affirma que les végétations diminuaient.

La visiteuse revint souvent ; à chaque visite, elle déclarait que le mieux augmentait.

Un jour, en se retirant, elle laissa tomber par mégarde une carte de visite. Le docteur Laparello la ramassa. C'était une carte armoriée surmontée d'une couronne ducale sur laquelle il lut : « Duchesse de Kassenville. »

— Je te l'avais bien dit, dit-il à la somnambule, c'est une grande dame ; soignons-la, elle va nous faire une réclame énorme.

— Compte sur moi, dit Mme Sibylle.

Dès lors, une certaine intimité s'établit entre la duchesse et les deux augures.

La duchesse arriva un jour radieuse.

— Je suis complètement guérie ! s'écria-t-elle ; je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

Le docteur et la somnambule s'inclinèrent.

— A propos, je viens vous prier en passant de me rendre un petit service.

— Tout ce que vous voudrez, madame, dit la somnambule.

— Je désire faire un cadeau à une dame à laquelle j'ai de grandes obligations. (Elle souleva.) Je suis allée chez un bijoutier du boulevard ; il m'a montré une parure superbe, des perles magnifiques. Je n'avais sur moi que trois mille francs, car je ne voulais mettre que cette somme ; la parure en vaut cinq mille ; le marchand a insisté pour me la faire prendre, j'ai cédé et je l'ai emportée : elle est dans cet écrin.

Je veux que mon mari ignore ceci et je tiens à rembourser le marchand tout de suite ; c'est pourquoi je viens sans façon vous emprunter les deux mille francs qui me manquent ; l'écrin restera entre vos mains en garantie.

— Madame la duchesse, dit le docteur en prenant un air fin, toute garantie est inutile.

— Quoi ? dit la duchesse étonnée, vous connaissez...

— Votre titre et votre rang, dit le docteur ; oune personne aussi louccide que madame Sibylle a tout de suite deviné qui vous étiez.

— Oh ! la science magnétique ! s'écria la duchesse, on ne peut rien lui cacher. Voilà qui confondra bien des incrédules.

— D'ailleurs, ajouta galamment le docteur, l'élégance de vos manières, votre distinction nous ont appris que nous n'avions pas affaire à oune personne dou commune.

Le docteur ouvrit un secrétaire, en retira deux billets de mille francs qu'il remit à la duchesse.

— Voici l'écrin, dit la duchesse. Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à la somnambule, vous êtes trop clairvoyante pour n'avoir pas deviné à qui il est destiné.

— Madame... murmura la somnambule qui prit un air confus.

— C'est à vous, madame, et je vous prie de l'accepter comme un faible témoignage de ma gratitude. Vous me fixerez le montant de vos honoraires ; quant à vous, docteur, je reviendrai demain, d'abord pour acquitter ma dette, ensuite pour vous prier d'accepter un souvenir de votre malade reconnaissante.

— Que de bontés, madame ! s'écria le docteur ; je n'ai fait que mon devoir, oune médecin doit le faire en toute circonstance.

— Vous m'avez sauvée, dit la duchesse.

— Jamais oune succès ne m'a causé autant de plaisir.

La duchesse se retira, laissant l'écrin.

— Il n'y a que les gens du monde pour la délicatesse et la générosité, observa le docteur.

— Hélas ! ajouta la somnambule, les clients de cette espèce sont malheureusement trop rares.

Le lendemain, la duchesse ne parut pas.

Le surlendemain non plus.

Le docteur, inquiet, ouvrit l'écrin ; il renfermait une broche et des boucles d'oreilles.

— C'est singulier, dit-il, que la duchesse ne revienne pas.

— Si l'on passait chez un bijoutier pour faire estimer la parure, dit la somnambule, méfiante.

— C'est oune idée, dit le docteur.

Ils se rendirent aussitôt chez un joaillier qui, dès qu'il eut regardé les bijoux, leur dit :

— C'est du faux ; cela vaut bien soixante francs. On a beau être extra-lucide, on trouve toujours plus extra-lucide que soi.

Ne pas confondre !

EUGÈNE FOURRIER.

**La mode pour Messieurs.** — Rien n'est plus laid qu'un homme mal tenu, nous dit la *France-Mode*. Le commun des mortels qui désire voir son allure dans le « train moderne » doit, cette année, porter le pantalon « demi hussard », c'est à dire large du haut et droit sur la bottine.

Les teintes favorites sont les mêmes que celles de la toilette féminine actuelle (rouge excepté), gris de toutes teintes, bleu porcelaine, bleu lavande, surtout beaucoup de tissus à rayures fondues. Les quadrillés n'ont pas disparu ; bien au contraire, il s'en porte beaucoup. Mais ils sont maintenant considérés comme moins « habillé ».

La jaquette est toujours à trois boutons; le smoking, la redingote sont ce qu'ils étaient l'année dernière. En revanche, le gilet, si longtemps immuable, s'est permis de changer. Les « très élégants » le portent à quatre poches. En outre, chaque poche est couverte d'une patte rabattue.

Cette quatrième poche supplémentaire, placée en regard de la poche de poitrine, unique jusqu'à présent, est née du retour de la chaîne de montre. Les messieurs « smart » la mettent d'une poche à l'autre.

La note nouvelle et fantaisiste de la toilette masculine de l'été est donnée par les cravates. Ce sont les véritables écharpes chères à Alfred de Musset. On les fait en surah à fond de vermicelle ou en bengaline à tons changeants. C'est un retour à 1830. Déjà, depuis quelque temps, le gilet en soie brochée de couleur a rompu en visière avec le sévère et classique modèle anglais.

Un officier jeune et vaillant  
Vantait son illustre naissance.  
Un tapissier lourd mais brillant,  
Lui dit avec cet air d'aisance  
Que donne toujours l'opulence :  
— Pourquoi vanter tant vos aïeux ?  
Les miens les valaient bien, je pense,  
Si pourtant ils ne valaient mieux.  
— Ma foi, dans cette circonstance,  
Repartit gaiement l'officier,  
Le fait, monsieur le tapissier,  
Paraît clair jusqu'à l'évidence :  
Nous avons, je n'en doute pas,  
Tous deux les mêmes privilèges :  
Mes aïeux livraient des combats,  
Quand les vôtres faisaient des sièges.

#### Tourdzon et Molasse.

Tourdzon et Molasse étioient dou z'ovrà cherpentiers que s'étoient bailli lo mot po fère lào tor de France. L'aviont met tsacon cauquies z'haillons et on par de solà dein on sa que l'aviont allietà pèlè dou blets avoué 'na cordetta et portavont cein ein bandoulière, coumeint 'na betatse.

Coumeint n'aviont pas gros mounia, ni l'on ni l'autro, l'allavont à pi d'on veladzo à l'autro, ein demeindeint, decé, delé, se l'avai de l'ovradzo. Po la cutse, binsu que n'allavont pas à l'hôtel, sè conteindavant bo et bin de drumi su 'na tésè de fein, àobin, se fasai galé temps, dein on tsamp, dezo on arbro.

Po lo medzi, n'étoient rein morfelets non pllie : quand l'aviont fan, s'arrétavont dein 'na pinta, demandavont quartetta et sè fasioient portà po veingt centimes de pan et de toma et l'étai lào repè de ti lè dzo.

Quand medzivant dinse et que restavè dai iadzo on bocon de pan àobin de toma su l'assiéta que ni l'on ni l'autro ne volliavè, Molasse l'eimpougnivè ein deseint : « Cein pao petètrè no fère servico », et hardi ! lo fourravè dein son sa.

Mà Tourdzon, qu'avai dza età dein lo défrou, l'ai desai adé quand catsivè clliao réstes :

— Vai-tou, mon pourr'ami, ne faut jamé fère dinse quand on a medzi et que resté on remagnon de çosse àobin de cein, faut adé lo laissi su la trabllia, cein est pe honnèto. On vai bin que te n'é jamé sailli de tsi té.

— Et porquie ? l'ai desai Molasse, cé pan, n'est-pe pas à no ? ne l'ein-no pas payi ?

— Bin su, mà per politesse, faut adé lo laissi, desai Tourdzon.

— Rava po ta politesse ! l'ai repondai l'autro.

Et tsaquie iadzo que Molasse catsivè dein son sa lè remagnons que l'aviont fé, Tourdzon l'al fasai la morale avoué sa politesse.

Onna né, que n'aviont rein medzi du midzo po cein que tota la vèpra n'aviont reincontrà ni pintès et ni veladzo, Molasse fe :

— Mé, ne vé pas pe liein sein medzi oquie : ye crèvo de fan !

— Mé assebin, dese Tourdzon.

Adon Molasse pouzè son sa perquie bas, tré ion de clliao bocons de pan que l'ai avai fourrà et sè met à lo medzi sein fère état dein bailli on bocon à son camarade que l'ai fe :

— Te ne m'ein baillè rein ?

— C'est que, ye crèyai que te volliavè soupà avoué ta politesse !

**Emploi des fleurs de lis.** — On met infuser les pétales des fleurs dans l'eau-de-vie ou l'huile d'olives, en remplissant la bouteille à moitié avec les fleurs et en achevant de remplir avec le liquide. On laisse les feuilles dans la bouteille et on emploie, sans filtrer, l'eau-de-vie pour les coupures et l'huile pour les brûlures.

#### Devinettes.

N° 1. — Quelle est la chose que l'on met sur la table, que l'on coupe, que l'on sert et que l'on ne mange pas ?

N° 2. — Dans quel pays les habitants peuvent-ils le plus facilement se passer de montre ?

N° 3. — Quelle ressemblance y a-t-il entre une pomme cuite et un menteur ?

#### Boutades.

Le vent est aujourd'hui à la suppression des intermédiaires, dans le commerce surtout. Les uns espèrent par là réduire le prix de vente des marchandises, d'autres comptent y trouver une garantie contre les nombreuses falsifications que subissent souvent ces marchandises avant d'arriver au consommateur.

Un de ceux-ci, un Anglais, qui vient d'acheter une villa dans les environs de notre ville, est en quête d'une personne qui puisse lui fournir le lait dont il a besoin.

Très méfiant, il prend nombre d'informations sur les personnes qui lui sont indiquées.

En fin de compte, il se rend chez un brave cultivateur de ses voisins, dont on lui a donné les meilleurs renseignements :

— Bonjour, mossié, vò avé deux vaches, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Volez-vò les montrer à moà ?

— Monsieur aurait l'intention de les acheter ?

— Oh ! nò, pas acheter les vaches, je volai seulement demander à elles-mêmes de vendre à moà leur lait.

Une bonne vieille paysanne, qui jamais encore n'a été en chemin de fer, se décide à prendre un billet pour aller voir une parente malade habitant Genève.

Dans le wagon, elle s'assied sur la première banquette venue.

Au départ, elle s'aperçoit qu'elle est assise en sens inverse de la marche du train et change de place aussitôt.

— Cela vous incommodé, madame, de voyager en arrière ? lui demande un voisin.

— Oh ! non, Mossieu, mais voyez-vous, je n'aime pas tourner le dos aux chevaux.

Deux charbonniers dont le masque auvergnat trahit vivement le coup de lessive dominicale sont attablés devant un superbe poulet qu'ils s'apprentent à déguster.

— Est-che une poule ? est-che un chapon ? fait le vieux en attaquant la bête. Et à che propos, chais-tu quelle différence il y a entre une poule et un chapon ?

— ..... ?

— Fouchtra ! ch'est bien chimple, chependant : une poule, cha pond et un chapon, cha pond pas.

Visite inattendue.

— Vous alliez sortir, à ce que je vois...

— Oui... Un rendez-vous pressé... De quoi s'agit-il ?

— C'est à propos de ma petite dette...

— Ah ! très bien : asseyez-vous...

— Je venais vous demander un délai...

— Alors, excusez-moi, mais je suis attendu.

— ... Je venais, dis-je, vous demander un délai, lorsque j'ai rencontré un débiteur qui m'a remboursé moi-même, et...

— Asseyez-vous donc, que diable !... Ce cher ami !... Vous prendrez bien un verre de madère ?

*Chez le dentiste :*

— A qui le tour maintenant :

Les clients qui attendent, l'un à l'autre :

— C'est à vous ! je crois.

*Chez le coiffeur :*

— Après ?

Tous les clients à la fois :

— C'est à moi !

La légende des saints raconte que saint Laurent fut rôti tout vivant sur un gril. Au moment de mourir, dit un écrivain, il envoyait d'une main un fraternel adieu à ses boureaux et de l'autre rendait le dernier soupir.

Petite scène parisienne dans une pâtisserie.

Le pâtissier se trouve être dans l'arrière-boutique, alors qu'un jeune homme se plaint à la demoiselle du comptoir de la fraîcheur douteuse d'une tarte à la crème.

Le pâtissier apparaissant furieux :

— J'ai fait des tartes, monsieur, avant que vous fussiez né !

— Je le crois sans peine, répond le client, et celle-ci doit en être une !

Un financier prodigue les bons conseils à son fils.

— Vois-tu, mon enfant, dans notre monde, il est deux qualités indispensables : l'honnêteté et l'habileté.

— En quoi consiste l'honnêteté ?

— A remplir tous ses engagements.

— Et l'habileté ?

— A n'en prendre aucun.

Le *Courrier de l'Ain* cite une amusante répartition d'un pauvre diable des environs de Laon. Ce mendiant se trouvait à la porte du presbytère où déjeunait Monseigneur de Soissons, en tournée de confirmations.

On apportait une dinde rôtie.

— Celle-ci, dit-il, ne ressemble pas au Christ !

— Pourquoi ? dit l'évêque.

— C'est bien simple, répliqua le pauvre, Notre Seigneur est mort pour tout le monde, tandis que celle-ci n'est pas morte pour moi.

Cette réponse fit tellement rire l'assistance que Monseigneur fit immédiatement remettre au mendiant un morceau de volaille.

Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit :

— Votre affaire est bonne.

Le paysan paie et dit :

— A présent, monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie GuiRoud-Howard.